

Rouler

Du même auteur

Aux éditions de Minuit

Volley-ball, 1989

L'Aventure, 1993

Le Pont d'Arcueil, 1994

Paul au téléphone, 1996

Le Pique-nique, 1997

Loin d'Odile, 1998

Mon grand appartement, 1999, prix Médicis

Une femme de ménage, 2001

Dans le train, 2002

Les Rendez-vous, 2003

L'Imprévu, 2005

Sur la dune, 2007

Trois hommes seuls, 2008

Dans la cathédrale, 2010

CHRISTIAN OSTER

Rouler

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929- 838-2

© Éditions de l'Olivier, 2011.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Véronique B.

J'ai pris le volant un jour d'été, à treize heures trente. J'avais une bonne voiture et assez d'essence pour atteindre la rase campagne. C'est après que les questions se sont posées. Après le plein, j'entends. En même temps, c'était assez simple. Comme j'avais pris la direction du sud, je me suis contenté de poursuivre. Je voulais juste éviter Lyon, de sorte que je me suis retrouvé à la tombée de la nuit perdu quelque part dans le Massif central.

Perdu n'est pas le mot. J'avais échoué à Riom. Je ne sais pas si c'est une ville triste. Le temps était maussade. Aux environs de vingt et une heures, j'ai dû chercher un hôtel. Une fois dans la chambre, je l'ai quittée pour trouver le sommeil. Riom vers vingt-deux heures, donc. Par chance, j'avais dîné tôt d'un sandwich sur la route. Il y avait un café ouvert, je me suis assis dehors. La terrasse était déserte, il s'est mis à pleuvoir. Le peu de gens qui passaient ont pressé l'allure. Ils ont disparu. Personne ne les a remplacés. J'ai regardé la pluie exploser sur le trottoir. La température avait changé, je n'y avais pas prêté attention. C'était une pluie d'orage, il faisait anormalement chaud, et tout de suite après il y a eu les éclairs. D'abord quelques-uns, isolés, suivis de roulements encore lointains, puis le ciel s'est illuminé, parcouru d'arcs électriques. On avait le temps de les

ROULER

voir, comme imprimés, leurs lignes brisées se détachant sur le fond noir, puis plus tellement noir, plus tellement le temps de virer au noir, les zébrures se succédant bientôt au point de se superposer et se figeant dans ce qui était devenu une blancheur. La pluie a grossi, elle tombait en gouttes laiteuses, qui s'écrasaient en laissant de l'écume. Je l'entendais, aussi, frapper la banne à l'abri de laquelle je me tenais encore, son crépitement gras dominait les roulements, et je me suis dit que la vie devenait violente, j'ai rentré légèrement la tête dans les épaules.

Je suis resté là à attendre que ça passe, mais ça ne passait pas, la banne s'incurvait sous l'averse et commençait à dégoutter au-dessus de moi, j'ai senti de l'eau me couler dans le dos, j'ai déplacé ma chaise. Puis j'ai préféré rentrer. Je suis arrivé à l'hôtel trempé. Dans la chambre, j'ai enlevé mes vêtements, je les ai essorés et je les ai mis à sécher sur des cintres. J'étais entièrement nu, il faisait toujours très lourd, et j'ai déplié sur le lit la carte routière que j'avais rapportée de la voiture.

Je me trouvais à cent cinquante kilomètres de Brassac-les-Mines, où je savais que vivait Simon, et j'ai eu l'idée de passer à proximité, de me rapprocher de Simon, c'était à peine un crochet. Toujours cette idée du sud, donc, je pensais à Marseille, à Nice, une ville avec la mer, avec la mer comme limite, parce qu'en même temps je commençais à penser à une limite, je ne me voyais pas rouler indéfiniment. À ce moment-là, je n'envisageais ma mobilité qu'à travers des images de route, je ne pensais même pas à marcher, excepté pour me dégourdir les jambes. C'était peut-

être d'ailleurs une solution provisoire, rouler pour marcher un peu, de préférence sur des aires de repos, où l'on croise des gens, me disais-je, j'avais besoin de croiser des gens, je ne me voyais pas non plus évoluer solitairement au milieu des blés, par exemple, ou en forêt, j'aurais eu l'impression de mourir. Et je me suis demandé si, en partant, je n'avais pas éprouvé tout simplement le besoin de sortir.

Ce n'est en tout cas pas ce que j'aurais raconté à Simon, si je lui avais rendu visite, il n'aurait pas compris, il ne m'aurait même pas cru, et c'est en partie la raison pour laquelle je ne voulais pas le voir, les autres raisons étant à chercher du côté des questions qu'il m'aurait évidemment posées et auxquelles je n'avais pas envie de répondre. Néanmoins, je l'ai dit, l'idée de me rapprocher de lui me rassurait. Simon était un ami que je ne voyais plus depuis des années mais avec qui j'entretenais un lien, nous parlions toujours de nous rencontrer, il venait à Paris de temps en temps pour y trouver de vieux livres. Bien sûr, moi, je n'étais jamais allé à Brassac-les-Mines, depuis que Simon s'y était installé, ni avant, je ne connaissais d'ailleurs personne qui connût Brassac-les-Mines à part Simon. Il est vrai que je ne connaissais pas grand monde, mais même en connaissant du monde, me disais-je, qu'est-ce qui conduit à s'installer à Brassac-les-Mines, sauf à y retrouver une femme qui elle-même y est née, comme l'avait fait Simon, car il existe des écoles à Brassac-les-Mines, où sa femme était née puis restée comme institutrice, puis comme directrice, je l'avais vue en photo quinze ans plus tôt. Simon m'avait beaucoup parlé d'elle au téléphone, puis moins, il ne m'en parlait

ROULER

plus du tout, en fait, j'ignorais même s'ils étaient encore ensemble, la seule certitude que j'avais c'était que Simon habitait toujours à Brassac-les-Mines, où il avait une petite entreprise de pneus, ou de changement de pneus, il ne m'en parlait plus beaucoup non plus, j'espérais qu'il n'avait pas fait faillite. En tout cas, il était propriétaire de sa maison, de sa maison il me parlait volontiers, en particulier de sa bibliothèque. Simon en réalité eût habité n'importe où ailleurs qu'il m'eût parlé de sa bibliothèque, de son problème de bibliothèque, car il avait un problème, un problème de classement, doublé d'un problème d'insertion. Je l'écoutais avec indulgence parce qu'ayant le même problème je m'en fichais un peu, je ne lisais plus tellement, je peinais depuis six mois sur une histoire des États-Unis que je reprenais sans cesse au début, je ne parvenais pas à me faire une idée précise, suffisamment imagée, de la naissance de la Virginie. Si je n'avais éprouvé que ça comme difficulté, au demeurant, je ne serais pas parti. Je n'avais d'ailleurs pas emporté de livres, à part *l'Île mystérieuse*, que je relisais régulièrement. Quoique ce soir, au vrai, je n'eusse aucune envie de l'ouvrir. J'avais envie de me coucher et de dormir, d'être au lendemain à reprendre la route.

En fait, le lendemain, c'était comme de repartir. Je veux dire, du début. Avec, tout de même, cette conscience que j'avais bougé. Nettement. La température avait un peu baissé. J'avais bien dormi. Je n'avais avisé dans l'hôtel qu'un couple de Hollandais, identifiés plus tard à leur immatriculation. Ils visitaient la région. J'aurais pu aussi. Je pouvais. On ne m'attendait pas. La vérité est que j'ai bifurqué. J'ignore si les gens, globalement, s'intéressent aux volcans d'Auvergne. S'ils ont à l'esprit qu'il s'agit de volcans, même éteints. Personnellement, je tends à l'oublier. Je m'avançais dans un paysage de petite montagne, avec des mamelons et peu d'à-pics, et j'observais la végétation. À un moment, je suis descendu de voiture et me suis avancé en grimpant vers des bosquets d'épineux. Il n'y avait personne, le sol était pelé, il recommençait à faire chaud. Je me suis dit que tout ça était quand même très beau, très silencieux, très hostile. Qu'on voyait très loin, trop. Que je ne détestais pas la montagne mais que la question était de savoir ce qu'elle faisait là, et pour qui. Je doutais de tout ça.

J'aurais voulu voir surgir une femme sur la pente. Dans ce décor, je l'aurais peut-être trouvée intéressante. Et en même temps je connaissais ce genre de situation, les gens qu'on rencontre dans un décor privilégié, le relief qu'ils

prennent. D'autant que seul, en pleine nature, je me sens vaguement misérable. Avec la conscience de constituer une proie. Au demeurant, j'étais prêt à me défendre. Même par rapport au paysage, je gardais mes distances. Ou, plutôt, il y avait, entre lui et moi, une distance que je savais ne pas devoir franchir. Il était là, donc, je le mesurais du regard. Pas d'osmose. Nul basculement. Je tenais sur mes jambes, je marchais. Je me suis cependant arrêté une ou deux fois. Pour voir. Pas trop longtemps. J'ai pensé à me souvenir de ce que je voyais.

Autant dire que j'avais tourné le dos à Brassac-les-Mines. Il suffit de regarder la carte. Je me suis retrouvé du côté de Volvic. J'ai traversé la ville sans m'arrêter, avec des pensées d'eau minérale et des noms d'eau minérale qui se bousculaient dans ma tête, que je listais machinalement. Au loin, j'avais vue sur les rondeurs frisées des montagnes. Il était alors aux environs de midi et j'avais l'impression d'être parti depuis plusieurs jours.

Mon téléphone a sonné, j'ai été content qu'on m'appelle. C'était mon fils, Marc. Il était passé à la maison pour qu'on déjeune. J'avais complètement oublié. Je m'étais garé sur un bas-côté herbeux et mon fils me demandait où j'étais. Je me suis excusé pour mon oubli, j'avais confondu les semaines, et je lui ai dit que j'avais pris la route. Que j'étais un peu après Volvic. Il m'a demandé si ça allait. Je lui ai répondu que oui, très bien, mais que je ne savais pas quand je rentrerais. Et toi ? ai-je dit. Ça allait également. Il avait l'air sincère. J'ai espéré que moi aussi. J'avais une bonne voix, posée. Je ne me sentais pas inquiet. Si j'avais été sommé de

faire le point, à ce moment, j'aurais dit que j'éprouvais seulement un gros besoin d'essence. D'avoir pas mal d'essence devant moi, dans un pays bien équipé en stations. On a raccroché en se disant qu'on se rappelait. Et c'est un peu plus loin, à Murol, que je me suis arrêté pour prendre un café.

C'était un petit établissement d'angle, avec deux tables sur le trottoir. Entre les rares voitures qui passaient, on entendait le bruit d'un torrent. Un type est venu s'asseoir à l'autre table, il a commandé un café. Pendant un moment, il n'y a eu que lui et moi dans ce coin de village. Je me suis demandé s'il entendait le bruit du torrent, s'il l'écoutait. Il avait l'air passif. Il n'avait pas de bagage avec lui, pas de porte-documents, pas de sac à dos, il était habillé de façon neutre, comme moi – j'étais parti un peu vite. Je me suis dit qu'il devait sortir de sa voiture, lui aussi. Il avait le nez gros, l'œil aiguisé, de temps à autre il se passait un index sur les lèvres, à l'horizontale. La cinquantaine, peu de mâchoire. J'ai tenu un quart d'heure comme ça, puis c'est devenu insupportable.

C'est au moment où j'allais me lever pour quitter le café qu'il m'a adressé la parole. Il m'a demandé si j'étais de passage. Ça aurait pu être le mot que je cherchais, si je l'avais cherché, je lui ai répondu que oui. En vacances ? a-t-il enchaîné. Je n'allais pas discuter de ça. J'ai dit aussi que oui. Je ne savais trop si je devais lui retourner toutes ces questions. Puisqu'il me l'avait demandé, il ne devait pas, lui, être de passage. Peut-être en vacances. J'ai dit et vous ?

J'ai eu toutefois une petite frayeur. Que ce soit long. Que ça me retarde. J'habite à Blège, m'a-t-il dit, à quinze

kilomètres d'ici. Je suis en vacances mais je ne pars pas. Je viens d'apprendre que je suis recalé au bac. (Il a fait un geste de la main.) Je sais. J'ai une vieille histoire avec ça.

Il ne l'avait visiblement pas dit à tout le monde. J'appréhende de rentrer chez moi, a-t-il enchaîné. Je me sens nul, vous voyez ? Oui, ai-je dit, je vois, mais ça n'a rien de honteux. Je l'ai raté aussi, à l'époque.

Il avait l'air extrêmement songeur. Comme s'il revoyait passer devant ses yeux l'entièreté d'une matière. J'ai pensé à la géographie, qui n'a jamais été mon fort. Je lui ai demandé s'il vivait seul. Oui. Pas d'enfants ? Non. Il avait tout de même peur de rentrer chez lui. C'était presque pire. Une sorte d'effet de miroir, ou de mise en relief. Il m'a parlé de ses meubles. Il craignait de retrouver ses meubles. Je lui ai demandé, un peu pour causer, si ses meubles avaient quelque chose de spécial. Je ne crois pas, a-t-il dit. Mais il faudrait que j'en change. Il s'est fait un silence, ici, et je lui ai dit que je comprenais. Je ne sais pas du tout quoi faire, a-t-il dit. Mais je ne veux pas vous ennuyer. Vous ne m'ennuyez pas, ai-je dit. Vous devriez vous représenter l'année prochaine. Et ignorer vos meubles. (Derrière notre conversation, j'entendais toujours le bruit du torrent.) Ou alors, me suis-je repris, vous vous refaites un bureau. Vous avez un bureau ?

Il en avait un. Je crois que j'avais touché juste. Il m'a remercié. De l'avoir écouté, surtout. Il s'est levé. A voulu m'offrir mon café. J'ai refusé fermement. Vous vous y mettez, hein ? lui ai-je dit comme il partait. Il a hoché la tête. C'est moi qui me sentais mal. J'ai espéré qu'il n'aille

pas se pendre. J'étais déprimé. Ça a duré quelques minutes, je n'arrivais pas à repartir. J'ai appelé la serveuse pour régler. C'était une personne que je n'avais pas pris le temps d'observer en arrivant. Une grosse personne jeune avec de la finesse dans les traits. Elle ne souriait pas. Il m'a semblé qu'elle cherchait à le faire. Loin dans le regard. Je n'ai pas insisté.

J'ai payé et j'ai repris le volant en direction de La Bourboule. En roulant, je me suis approché d'un paysage que je n'hésiterais pas aujourd'hui à qualifier de grandiose. Des rotondités plus vertes, plus hautes, des eaux roulantes en contrebas. Je passais sous des tunnels, longuais des vides dont je ne voyais pas le fond. De temps en temps, je repensais à Simon. Je m'éloignais de Brassac-les-Mines. L'idée n'était pas mauvaise. J'avais voulu me rapprocher de lui, m'en éloigner maintenant me donnait une sorte d'aisance. Un peu comme si j'étais passé le voir, sans la gêne. Notamment celle d'apprendre qu'il n'avait plus de femme, ou plus de travail. Je ne le connaissais pas, en fait. C'était un homme secret, qui avait vécu, lui aussi, presque sans me connaître. J'aurais été content d'apprendre qu'il allait bien. Je décidai de l'appeler plus tard.

À La Bourboule, je me suis rappelé que j'étais déjà venu. C'était vague, ça remontait à l'enfance. Les petits ponts, peut-être, qui enjambent le Vendeix quand on traverse la ville. Sûrement pas le casino ni l'hôtel thermal. Je me suis arrêté pour voir l'eau courir. Je me suis demandé si c'était ça, ces choses de la montagne, qui m'avait conduit là. Si j'avais du goût pour ce genre de paysage, ou d'air. Je crois

que j'avais surtout choisi le hasard – à part la mer, au bout. J'en étais loin. Je suis descendu vers Bort-les-Orgues. Ça me faisait encore dériver vers l'ouest, mais ça m'évitait de passer par le puy de Sancy. Je ne voulais plus trop grimper, négocier des tournants. Je me suis senti comme à la recherche de plat. Là aussi, j'en étais loin. L'impression de perdre lentement de l'altitude, toutefois. La végétation se faisait moins drue. Je me suis arrêté pour déjeuner à Champs-sur-Tarentaine-Marchal. Ils avaient réussi à faire tenir le nom sur le panneau. La ville était encore cernée de rondeurs boisées. La montagne était toujours là, avec par endroits des marques de puissance. Je ne me suis pas attardé, je voulais continuer à descendre, puis m'arrêter franchement et que la nuit recouvre tout.

À Allanche, où il est beaucoup question, sur les affiches, du bétail qui paise alentour, et qu'on retrouve dans les rues au printemps qui défile avec les éleveurs, je n'ai fait aussi que passer. Trop d'affairement d'un coup après la sorte de silence qui peuplait ma route. Les montagnes s'abaissaient de temps à autre. Je roulais encore dans des vallées, en tout cas, c'est l'idée que je m'en faisais. Je levais souvent les yeux. Je me suis arrêté à une petite station d'essence. Le pompiste n'était pas là, mais j'ai supposé qu'il n'était pas loin, son bureau était ouvert, avec trois paquets de chips sur un présentoir, des bouteilles d'eau en packs par terre et des accessoires auto pendus au mur à des crochets. Un très gros roman policier était retourné sur sa table, il devait rester une vingtaine de pages à lire. J'ai demandé en haussant la voix s'il y avait quelqu'un, un homme a répondu j'arrive,

précédé d'un bruit de chasse d'eau. Il a tiré une porte dans l'encadrement de quoi il m'est apparu, petit, chenu, coiffé d'une casquette de marin élimée, avec une épaule plus basse que l'autre. Il m'a accompagné en se déhanchant jusqu'à la pompe, et, pendant qu'il faisait le plein en me regardant sans un mot, un jeune couple qui marchait sac au dos le long de la route a bifurqué vers nous. Le jeune homme avait les cheveux mi-longs, un anneau à l'oreille, et la jeune femme, aussi grande que lui, plutôt jolie, légèrement chevaline, portait un bandeau noué autour du crâne, bas sur le front. Elle avait des taches de rousseur. Ils avaient l'air sales et fatigués.

Le pompiste avait fini de me servir et je l'ai accompagné au bureau en les plantant là. Quand je suis revenu, ils m'attendaient. Je leur ai tout de suite dit que je pouvais les déposer à Saint-Flour mais qu'après je ne garantissais rien. Ils m'ont demandé où j'allais. Je n'ai pas osé leur mentir, d'autant que je ne savais pas où ils allaient eux. Il m'est apparu, avec retard, que c'était la première question à poser. Je l'ai posée. Ils allaient à Marseille. J'ai pensé qu'ils n'avaient vraiment pas peur de dire les choses. Qu'est-ce qui pouvait leur laisser supposer que j'étais capable de les supporter jusqu'à Marseille, dans la mesure où j'y serais allé ? J'ai répondu que malheureusement je rentrais à Paris et j'ai répété que je pouvais les laisser à Saint-Flour. Comme ils me faisaient remarquer que Saint-Flour était plutôt au sud, je leur ai dit que j'avais une visite à y faire avant de rentrer. Je ne me voyais même plus, au point où nous en étions, les emmener à Saint-Flour. Je veux dire que je ne

me voyais pas emmener jusqu'à Saint-Flour des gens qui n'avaient pas craint de me demander de les conduire jusqu'à Marseille. Mais il était un peu tard, me semblait-il, pour me désister.

La jeune femme est montée à l'avant et a commencé à commenter le tableau de bord, sans que je sache si elle le trouvait trop sophistiqué ou idéalement sophistiqué. Ma vitesse s'affichait en chiffres digitaux, ça changeait tout le temps à cause des virages, elle a dit qu'elle trouvait ça stressant, pas la vitesse, mais les chiffres, le changement de chiffres, que ça lui donnait une sensation d'instabilité, et elle m'a demandé gentiment ce que j'en pensais. Elle n'était pas agressive du tout, elle dissertait. Le jeune homme à l'arrière ne disait rien et j'ai pensé qu'il allait peut-être bientôt me menacer d'un couteau ou de toute autre arme de poing, mais rien n'avait l'air de se profiler de ce genre. Après quoi la jeune femme a déplié une carte de la région et m'a demandé si j'avais envie de me baigner. Elle a eu un franc sourire. Elle ne s'adressait pas à son compagnon. Je me suis posé la question de savoir si je lui avais tapé dans l'œil. J'ai répondu que je n'avais pas trop le temps de m'arrêter, en fait. Parce qu'on va traverser l'Alagnon, a-t-elle dit. Ah oui ? ai-je dit. C'est une rivière, a-t-elle commenté. J'aime bien me baigner dans les rivières, pas vous ?

Je ne pouvais pas lui répondre la vérité, qui était que j'aimais bien, tout comme elle, me baigner dans les rivières. Je n'avais pas envie de me baigner dans quoi que ce soit. Je voulais avancer. Cela dit, j'aurais pu aussi me poser quelque